Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 33

Artikel: Curieuse statistique : le chocolat Menier
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197697

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Il faudra lui offrir un verre au grand repos; en êtes-vous ?

— Sans doute.

Le caporal revint :

« Cette fois, je suis au clair.... Garde à vous ! »

Il nous indiqua les mouvements à exécuter, puis commanda : « Suspendez,... arme !... »

« Bien... Encore une fois... En attendant que je vous aie montré les mouvements pour remettre l'arme au pied, faites comme vous voudrez... Ça y est ?... Eh bien, voyons... Garde à vous !... Suspendez.... arme !... Repos !

« Maintenant, on va apprendre à remettre l'arme au pied. . Je m'en vais voir encore là, à côté, comment on fait ».

Et ainsi de suite. C'est de cette façon que nous apprîmes le maniement de l'arme.

Malgré le soin que nous prenions pour fuir le soleil, qui nous poursuivait, il commençait à se faire sentir.

« Pardon, caporal, hasarda un soldat, on a rudement soif,... et vous ?

— Je vous crois qu'il fait soif; je ne puis bientôt plus commander.

— Hein !... qu'en pensez-vous, si j'allais vite chercher une bouteille de bière et un verre au café à côté ? On ne le verra pas.

— C'est bon, c'est bon, pas de bétise. Si on était pincé. Un peu de patience, voici bientôt le repos.

L'après-midi, on nous distribua des cartouches, chargées à blanc, et nous fîmes l'école de compagnie, le service de tirailleurs, etc.

Je ne me rendis pas très bien compte de tous ces exercices, je me souviens seulement que nos officiers commandaient, à chaque instant : « Rompez les rangs ! .. A vos rangs ! »

Je me souviens aussi que, après quelques coups, mon fusil en eut assez, paraît-il ; il ne partit plus.

J'en fis l'observation au caporal.

« Alors, ce fusil, qu'est-ce qu'il a ? me demanda-t il. »

— Ma foi, caporal, je ne sais pas.

— Vous l'aurez mal remonté, ce matin ; il y a une pièce qui n'est pas à sa place... Oh ! bien, écoutez, plutôt que d'avoir un malheur, faites seulement semblant de tirer.

Cette parole rassura mes voisins, qui n'étaient plus très tranquilles depuis qu'ils me voyaient en conflit avec mon arme.

A l'issue des exercices, le major passa l'inspection, on nous remit un franc de solde — pour ce que nous avions fait, c'était largement payé, — puis, on nous rendit à nos familles inquiètes.

Cette deuxième journée, passée sous les armes, n'avait point réussi à éveiller en moi la fibre militaire. Je rentrai à la maison bien décidé à tenter l'impossible, s'il le fallait, pour obtenir mon transfert dans un autre corps plus en rapport avec mes aptitudes.

Muni d'un billet que m'avait donné une personne influente et de mon carnet de tir, je me présentai un jour chez le commandant d'arrondissement et lui fis part de mon désir. Il lut la lettre que je lui remis, jeta un coup d'œil dans mon carnet de tir, sourit et me dit :

« Alors, vous ne désirez pas rester dans le landsturm armé ?

— Non, monsieur, si vous le voulez bien.

— Eh bien, reportez au plus tôt vos effets militaires au chef de section.

Bien loin de moi l'intention de faire le moindre tort à l'influence incontestable de la personne haut placée, qui avait bien voulu, dans cette circonstance, me prêter son précieux appui, mais j'ai toujours gardé le sentiment que mon carnet de tir avait eu plus d'effet encore.

Enfin, cela n'a pas d'importance, ma reconnaissance leur est acquise à tous deux, car je suis libéré et c'est là tout ce que je voulais. Je trouvai seulement que l'on m'avait libéré avec trop de facilité, que la formule était un peu brève : « Alors, vous n'en voulez plus ? Eh bien, c'est bon, rentrez chez vous. »

Comment ! j'avais passé deux jours sous les drapeaux, j'avais essuyé, pour le service de la patrie, le feu des plaisanteries et des sourires narquois de mes concitoyens — feu plus désagréable souvent que celui de l'ennemi, — et l'on m'accordait ma démission, là, séance tenante, sans témoignages de regrets, sans remerciements pour services rendus !

Que voulez-vous, en matière militaire, il ne faut pas chercher le sentiment. X.

La soif. — Chez les bêtes, les herbivores consomment beaucoup plus de liquide que les carnivores, car il leur faut une plus grande abondance de sécrétion salivaire et digestive pour entraîner les herbes dont ils se nourrissent. On a calculé qu'un cheval, pour digérer quatre kilos de foin, dépense seize litres de salive.

Chez l'homme, la salive, les sucs gastrique, pancréatique, intestinaux, concourent au fonctionnement du tube digestif; mais une fois engloutis, ils doivent être restitués à l'organisme. De là une soif naturelle qui doit être étanchée.

Les marches prolongées, les exercices violents, l'élévation de la température déterminent des sueurs abondantes. Là encore se révèle un besoin légitime de boire.

C'est une cruelle souffrance que de demeurer altéré sans pouvoir apaiser l'irritation de ses muqueuses. La gorge se sèche, le pharynx s'échauffe, le voile du palais se plisse, la salive se raréfie, la bouche se contracte, la fièvre s'allume et monte, les battements du pouls s'exagèrent, la respiration devient haletante. Les malheureux dévorés par la soif succombent dans le délire, en proie aux spasmes les plus terribles. La science en explique l'horreur par ce fait que la soif n'est pas localisée dans l'arrière-gorge, comme on l'a longtemps prétendu, mais qu'elle est un phénomène généralisé qui intéresse l'organisme tout entier, douloureusement affecté par une certaine déperdition des liquides essentiels.

Il n'est pas facile de convaincre les gens bien portants de s'astreindre aux boissons chaudes pendant l'été. C'est cependant en vertu d'une expérience aussi vieille que le monde que les peuples d'Extrême-Orient ont la coutume de boire du café ou du thé presque brûlant.

On ne peut pas demander à nos contemporains d'Occident de pratiquer une semblable méthode. Mais tout au moins devraient-ils se préserver de l'abus contraire. Plus on absorbe de glace et plus la soif augmente. *(Petit Parisien.)*

En prenant un verre.

CAUSERIE

Les nombreuses sociétés fondées pour lutter contre l'ivrognerie poursuivent un but des plus louables. Personne ne le conteste. On critique seulement certains moyens employés par ces sociétés et surtout les exagérations regrettables auxquelles elles se laissent facilement entraîner. Un peu plus de discernement et parfois un peu moins d'ardeur à la lutte ne leur nuiraient point:

Les tempérants et les abstinents invoquent, en faveur de leur cause, une foule d'arguments. Tous ne sont pas sans réplique. Ainsi, par exemple, au point de vue de l'économie. Jugez plutôt:

J'offrais, l'autre jour, un verre de vin à un ouvrier venu chez moi pour quelques réparations.

Nous devisions de la pluie et du beau temps. Tout à coup, regardant son verre, dont un rayon de soleil faisait étinceler le contenu, le brave homme s'écria :

« Regardez-voi, mossieu, comme c'est beau ! » Puis, avec un sourire de contentement: « ... et puis..., comme c'est bon ! Serait-ce pas dommage de n'en pas boire ? »

— Oui, je suis bien de votre avis ; un verre de vin est toujours agréable ; à condition toutefois qu'on fasse bon ménage.

— Ah ! pour ça, d'accoo, mossieu; mais pour ne pas se chicaner avec la bouteille, y a qu'à ne pas en abuser. Je vous assure, en toute franchise, que j'ai jamais eu d'ennuis de ce côté-là ; ma femme peut vous le dire.

— Ainsi, vous ne faites pas partie d'une société de tempérance ou d'abstinence ? fis-je, souriant.

— Oh ! pour ça non, je ne sais pas pourquoi je serais de la tempérance ; j'en ai pas besoin. Et puis, voyez-vous, mossieu, c'est trop coûteux.

— Comment, trop coûteux ? demandai-je, étonné.

— Mais oui, avec tous ces syphons, ces limonades, ces sirops, ces thés, on dépense beaucoup plus. Nous, on prend trois décis ; si on est deux, un demi, et tout est dit.

« Tenez, mossieu, dimanche dernier on a fait une partie avec quelques amis ; on avait une petite cagnotte à dépenser. Un de ces amis est abstinent. Eh bien, mossieu, je vous assure qu'il nous a plus coûté que s'il avait bu du vin, comme nous. Y n'en finissait pas avec ses sucreries. Et puis, ça ne l'égayait pas ; y semblait toujou qu'y faisait la mine, qu'y n'était pas bien, quoi !

» Aussi, un de nos camarades disait à ce propos, en plaisantant : « Voyez-vous, les amis, tout ce qu'on a payé aujourd'hui pour Joseph — c'est le nom de l'abstinent — c'est tout comme de l'argent qui ne rapporte pas d'intérêt. Y a point de profit ! »

Curieuse statistique.

Le chocolat Menier.

Les journaux français ont annoncé dernièrement la mort du grand industriel parisien Albert Menier, et à cette occasion les *Annales politiques et littéraires* publient une très curieuse statistique sur sa fabrique de chocolat. Nous en extrayons ces quelques détails :

« Sait-on combien de tablettes de chocolat la maison Menier fabrique par jour ? Deux cent cinquante mille. Cela fait pour une année de 300 jours de travail 75 millions de tablettes. On a trouvé que, puisque chaque tablette renferme en moyenne 7 bâtons, chacun suffisant pour un déjeuner, l'usine de Noisiel fournit par an 525 millions de déjeuners.

» Une autre statistique vous apprendra que les tabtettes faites en un jour, étant empilées à plat, atteignent une hauteur dix-sept fois plus grande que la tour Eiffel. D'autre part, on sait que les tablettes de chocolat Menier sont entourées d'une mince feuille d'étain. Un philosophe plein de sens pratique a trouvé que, si les consommateurs jetaient dans une même corbeille cette petite feuille d'étain, le chiffonnier qui l'emporterait au bout de l'année aurait une fortune de 600,000 francs, qui est le chiffre exact que tout ce papier d'argent représenterait. Enfin, dernière statistique : si l'on plaçait bout à bout les 75 millions de tablettes qui représentent la fabrication annuelle de la maison Menier, on obtiendrait un ruban de 13,500 kilomètres, soit 3,375 lieues de longueur, soit beaucoup plus qu'il n'en faut pour traverser le globe terrestre de haut en bas. »

La fenêtre dangereuse.

PAR JEAN BEAUCOURT

Le doux et pur printemps, qui trouble si perfidement les jeunes âmes et ravive les vieux cœurs, avait, depuis quelques jours, remis aux soins de l'été la destinée de ses œuvres ; juin faisait miroiter son auréole d'or pâle sur les toits parisiens ; les marronniers des jardins et des promenades étendaient, comme pour se rapprocher les uns des autres, leurs lourdes branches constellées de fleurs.